

ajouta l'empereur, aux deux bornes qui marquent la bifurcation du chemin. »

Quand on fut arrivé à l'endroit marqué pour le supplice, Agapit leva un instant les mains et les yeux vers le ciel, puis s'inclina tranquillement sur l'une des deux bornes. Le bourreau brandit* son glaive ; un éclair brilla et, l'instant d'après, la fleur et la tige* étaient étendues, séparées, mais à peine déplacées, sur le sol coloré d'une riche pourpre*. C'était un mardi, le 18 août 274.

Quel bel exemple de constance que ce long martyr de saint Agapit ! Enfants chrétiens, ne l'admirez-vous pas?...

I. EXPLICATION DES MOTS. — **Milles** : mesure itinéraire (prend la marque du pluriel). — **Lanières** : courroies longues et étroites. — **Athlète** : homme très fort. — **Chevalet** : instrument de supplice. — **Empourpré** : rougi. — **Paroxysme** : moment le plus intense d'une passion. — **Vociférer** : parler en criant et avec colère. — **Assesseurs** : ceux qui sont adjoints à un juge. — **Arène** : lieu de combat ou de jeu dans un amphithéâtre, un cirque, etc. — **Sans entraves** : sans liens. — **Cercle magique** : miraculeusement protecteur. — **Greffier** : fonctionnaire de justice qui écrit les actes, les sentences, etc. — **Borne milliaire** : qui marque les milles, les distances. — **Brandir le glaive** : l'agiter largement. — **La fleur et la tige** : la tête et le tronc du martyr. — **Une riche pourpre** : le sang du martyr.

II. CONVERSATION SUR LES IDÉES. — Que savez-vous de la patrie, de la famille, de l'âge et des études d'Agapit? — De quelle persécution fut-il la victime? — A quel tribunal fut-il cité? Etc., etc...

III. PETIT DEVOIR ÉCRIT. — Qu'apercevez-vous sur la gravure de cette leçon? — Dites quel est ce lieu? — ce personnage? — ces animaux? — Qu'apercevez-vous au fond? contre la muraille? tout en haut? — Trouvez-vous la scène toute naturelle, ou extraordinaire? — Que signifie le cercle qui entoure la tête du jeune homme? — Quel nom lui donne-t-on?



XLVI

Trait de courage civil

Un de nos premiers poètes dramatiques*, JEAN ROTROU (1609-1650), était en même temps lieutenant civil et criminel de la ville de Dreux, sa patrie. Il partageait son temps entre cette ville et Paris. Pendant un séjour qu'il faisait à la capitale, ayant appris qu'une épidémie* ravageait Dreux*, il jugea de son devoir d'y accourir pour donner ses soins aux habitants. En trois jours, il fut emporté par le mal qu'il était venu combattre. Le récit de son dévouement renferme un épisode* qui montre bien la différence entre un homme qui a du courage et celui qui en manque.

On était en 1650, Rotrou assistait à Paris à la représentation d'une de ses tragédies*. On applaudissait la pièce et on acclamait l'auteur. Parmi les amis venus pour féliciter Rotrou, se trouvait un médecin de Dreux*, le docteur Renaudot.

Tout à coup, quelqu'un arrive et s'écrie :

« Ah ! Monsieur Renaudot, si vous saviez !... Une horrible épidémie sévit* à Dreux. Trente personnes sont mortes depuis hier soir. Tout le monde a peur ; on s'enferme, ou l'on fuit. On n'ose plus donner de secours aux malades.

— Nos frères sont en grave péril, s'écrie Rotrou, et je n'y suis pas ! Ce serait vraiment bien coupable de rester au plaisir, à la fête, quand c'est l'heure des plus sérieux devoirs.